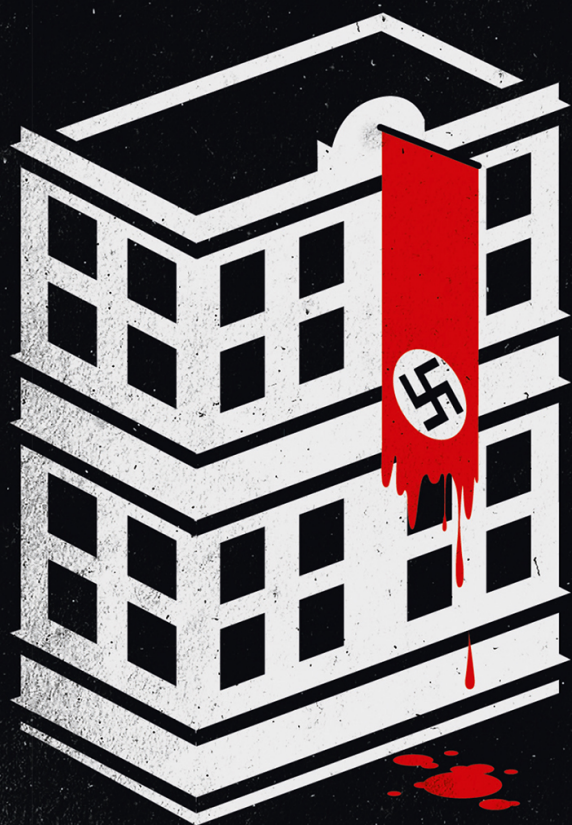


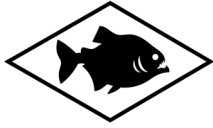
CHRISTOPH ERNST

# LES MORTS RENAÎTONT UN JOUR



PIRANHA

BLACK



LES MORTS RENAÎTRONT UN JOUR



Christoph Ernst

# LES MORTS RENAÎT<sup>^</sup>TRONT UN JOUR

---

traduit de l'allemand par Brice Germain

**BLACK  
PIRANHA**

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

Édition originale :

*Dunkle Schatten*

© 2012 by Pendragon Verlag Bielefeld, Germany

Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français  
par l'agence EDITIO DIALOG,  
Michael Wenzel, Lille.

© Piranha 2015,  
pour la traduction française

## Prologue

### Début des années 1990, à Berlin

De retour à mon appartement, le couloir est plongé dans la pénombre. Ça sent toujours le vomi. Je vais dans la chambre de Caroline et sors sa vieille encyclopédie Meyer de l'étagère. À « colchique », je trouve des illustrations botaniques mais rien sur le poison. Pour ça, il faut chercher à « colchicine », quelques mots avant. On peut y lire l'effet de l'alcaloïde toxique sur le corps humain. Le médecin n'exagèrait pas. Même une seule petite dose est mortelle. Ça commence par une brûlure diffuse dans la gorge. Ce n'est que six à huit heures plus tard que des symptômes plus graves apparaissent. Si l'on n'intervient pas d'ici le lendemain, on ne peut plus sauver la victime.

En y repensant, je me sens défaillir. Si, comme prévu, j'avais passé la nuit chez Hendrik aujourd'hui, j'aurais été de retour dans la Goethestrasse au plus tôt demain midi. Alors Caroline aurait été dans le coma depuis longtemps. Ou même déjà morte.

J'ai froid. Le genre de froid qui vous glace les os. L'empoisonnement qui a presque coûté la vie à mon amie me visait moi. Quiconque se cache derrière ça n'en avait pas après Caroline mais après moi. C'est moi qui étais censée manger ces pralinés spécialement préparés et rendre l'âme. Moi, Maja, et personne d'autre.

Mais pourquoi donc a-t-il utilisé une substance aux effets aussi lents, et dissimulée justement dans des pralinés ? J'ai vingt-neuf ans. Ce n'est pas vraiment l'âge auquel les femmes se passionnent pour les truffes au cognac. À moins d'être folle d'amour et de s'appeler Caroline.

Non, en vérité, ce n'était pas du tout à moi que les confiseries étaient destinées mais à une personne bien plus âgée, qui les aurait prises pour une petite attention délicate. Une femme comme Käthe. Bien sûr. C'est à elle qu'il voulait refiler ces trucs à l'origine. Je ne vois que cette explication.

C'est pour cette raison qu'il lui fallait un poison avec un long temps de latence. Ça faisait partie de son plan. Il voulait

probablement lui offrir les chocolats peu de temps avant son départ, peut-être même à l'aéroport Tegel, juste avant l'enregistrement. Elle aurait pu déjà en grignoter dans l'avion et le produit n'aurait agi qu'au bout de milliers de kilomètres. Si possible une fois qu'elle aurait été arrivée à New York.

Sans doute n'aurait-elle pas pensé à quelque chose de grave au début, elle aurait simplement attribué sa nausée au plateau-repas, serré les dents et attendu jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Je doute qu'elle aurait encore eu le temps d'atteindre l'hôpital. Ou que là-bas on aurait compris qu'elle avait été assassinée. Il arrive que des personnes âgées se sentent mal après des voyages trop éprouvants. Certaines meurent aussi. Et quand bien même. La police de New York ne serait pas allée bien loin. Pour tout ce qui concernait Käthe avant son vol, ils auraient dû solliciter l'aide de la police criminelle de Berlin où traînent des types comme Jenninger qui préfèrent conclure à des suicides et étouffer des enquêtes sérieuses.

La mort douce comme cadeau d'adieu. Aussi cruel que brillant. Le coupable aurait eu toutes les chances de ne jamais se faire attraper. Mais quelque chose a bouleversé ses plans. Käthe devait mourir tout de suite, immédiatement, ici même à Berlin, de manière brutale et sans raffinement. C'est pourquoi il a laissé de côté les chocolats. Jusqu'à ce que j'entre en scène, que je pose trop de questions et que je commence à le gêner. Il a décidé de me supprimer moi aussi, il a pris la boîte, a commandé quelques roses en plus et a fait livrer le tout par Fleurop.

Élégant. Malheureusement, c'est la mauvaise personne qui a réceptionné les pralinés. Caroline a un gros faible pour le chocolat noir et elle sait bien que j'ai horreur de ça. Alors elle a ouvert la boîte et s'est servie. Pauvre Caro. Je n'ai plus qu'à prier pour que les médecins puissent la sauver.

Je tremble comme une petite fille. Mais ce n'est pas seulement à cause du froid.

Pour quelle raison voudrait-il justement me tuer, lui ? Pourquoi ? Est-ce vraiment possible ? Tout en moi rejette cette éventualité. En même temps, j'ai l'impression que la plupart des choses que je croyais encore il y a peu sont fausses. Dès le début, il a semé le doute en moi, et, tout bien considéré, ce serait non seulement plausible mais logique. Je ne sais pas. Ça dépasse mon imagination. Je ne veux



pas y penser. Mais je n'ai vraiment pas la moindre idée de ce qu'il faut faire. Si ce n'est que je dois arrêter de m'accrocher à des mensonges. Peu importe à quel point la vérité peut faire mal. Sans quoi il aura plus de chance la prochaine fois.

Je préférerais faire mes valises et partir. Laisser tout ce foutoir derrière moi. Je n'aurais jamais dû venir à Berlin. Mais cette prise de conscience arrive trop tard. À présent il faut, pour ainsi dire, que je mette un terme à tout ça. Rien que pour Caro. Mais par où commencer ? Si, pendant tout ce temps, je n'ai fait que bâtir sur du sable, qu'est-ce qui est encore vrai ?

Le répondeur clignote. Je devrais me résoudre à écouter ce truc. Je m'accroupis devant l'appareil et m'adosse mollement contre le mur. En théorie, je n'ai qu'à presser le bouton, mais il faut d'abord que je reprenne mes esprits.

Comment tout cela a commencé ? Quel a été le déclencheur de ce cauchemar ? L'instant décisif ? Existe-t-il, d'ailleurs ?

Je renverse ma tête en arrière et je repense à Käthe, qui est arrivée ici il y a trois semaines à peine, dans la ville d'où elle avait dû fuir alors qu'elle n'avait que treize ans.

C'est la première fois qu'elle y retourne après quasiment cinquante-cinq ans. Le Sénat de Berlin l'a invitée en même temps que d'autres personnes âgées qui, elles aussi, ont fui les nazis à l'époque et dont l'allemand est tout aussi rouillé que celui de Käthe, bien qu'on entende malgré tout que ç'a été, il y a longtemps, sa langue maternelle.

Ils sont censés jouer les touristes pendant une semaine dans la capitale, à la fois ancienne et moderne, du pays réunifié depuis trois ans. Les descendants de ceux-là mêmes qui les ont chassés autrefois veulent leur montrer que le nouveau Berlin est tout à fait différent de l'ancien. Aujourd'hui, les Juifs peuvent à nouveau y circuler, dépenser et investir sans souci.

Mais Käthe ne vient pas seulement en touriste. Elle veut récupérer ce qui lui appartient.

\*

Une jeune femme athlétique d'à peu près vingt-cinq ans accueille le groupe à l'aéroport : *« I'd like to welcome you in the name of the visitors' program... »*

La femme est blonde et dépasse Käthe d'une tête. Elle irait très bien dans un film de propagande de Riefenstahl, pense Käthe. Mais à part ça, la blonde ne présente pas beaucoup de différences avec d'autres jeunes femmes de New York. Si ce n'est, peut-être, par son chemisier un peu trop généreusement décollé.

Le terminal est un bâtiment circulaire moderne dont les issues mènent à une cour intérieure où se trouvent des places de parking. C'est ici que les attend également le bus qui doit les conduire à leurs hôtels. Il fait nettement moins chaud à Berlin qu'à Manhattan, mais tout aussi lourd. Le ciel brille d'une lueur blanc-gris. Käthe cherche ses lunettes de soleil.

« Vous connaissez Tegel ? Ou est-ce la première fois depuis cette époque ? »

Les mots de la blonde laissent transparaître quelque chose qui met Käthe mal à l'aise. Sans compter qu'elle se met à parler allemand.

« *No, I don't know this airport.* » Käthe s'applique à passer délicatement sa main dans ses cheveux blancs coupés court. « *Who built it? The Americans?* »

– Les Français », explique la blonde. Käthe juge son ton provocateur et condescendant.

« *My German has gotten a bit rusty. It's been almost fifty-five years, you know.* »

Elle détourne le regard. À la station de taxis, un homme brun s'appuie contre l'aile d'une Mercedes et se gratte l'entrejambe. Les véhicules sont beiges et ont délaissé les bandes quadrillées en noir et blanc qui les entouraient.

Cela dure le temps que tous les bagages du groupe soient chargés. Mabel Wyden demande au conducteur de poser sa valise droite. Son mari Arno est introuvable et le conducteur ne comprend pas un mot d'anglais. Käthe prend son courage à deux mains et lui sert d'interprète. Puis elle monte dans le bus. À travers la vitre teintée, le panneau publicitaire de l'aéroport de Berlin lui saute au visage. Déjà, les souvenirs rejaillissent.

Au printemps 1938, l'aérodrome de Tempelhof venait d'être aménagé. Son oncle Leo le lui avait montré à l'époque. Leo était le frère cadet de sa mère. Un jour, lui et son ami Herzfeld s'étaient disputés à table avec son père à propos de Vladimir

Jabotinsky\*<sup>1</sup>, et lorsque son père avait dit que les fascistes juifs l'écoeureraient autant que les nazis, tous deux s'étaient levés et avaient laissé tomber leur serviette à côté de leur assiette. Ils avaient demandé que personne ne les accompagne. Ils trouveraient la sortie tout seuls.

Cela s'était passé trois jours après son onzième anniversaire. Les nazis venaient d'adopter les lois raciales, les Arabes et les Juifs s'affrontaient à Haïfa et le sachet de biscuits coûtait brusquement cinq pfennigs de plus à la Schönhauser Tor.

Des années plus tard, alors qu'ils étaient déjà à New York, son père lui apprit que Leo et Herzfeld étaient de fervents sionistes d'extrême droite. À ce moment-là, Herzfeld, qui n'avait jamais réussi à rejoindre la Palestine, était mort de faim à Lodz depuis longtemps, et Leo, qui avait encore pu fuir aux Pays-Bas, avait déjà été déporté de Westerbork à Auschwitz. On perdit sa trace à la fin de l'automne 1942.

En ce temps-là, *Mrs. Mimiver* passait encore dans les salles de cinéma. Käthe se souvient de l'affiche avec Greer Garson et, devant elle, son amie Bella qui se colle une Chesterfield entre ses lèvres couleur cerise et déclare que, quand une fille a ses règles, elle a le droit de fumer.

L'hôtel est situé non loin de la Wittenbergplatz. Les deux Wyden y descendent aussi. Käthe préfère porter elle-même sa valise. Elle s'est débrouillée seule toute sa vie et n'est pas obligée de distribuer tout de suite les pourboires.

La chambre est aussi morne qu'au Sheraton. Il y a deux fenêtres en tout cas. Un bouquet d'œillettes orne la table. Le programme des journées à venir est posé à côté. Il y aura même une réception à l'hôtel de ville. Avec le maire. Elle découvre sa photo dans la brochure qui l'accompagne. C'est un homme d'une cinquantaine d'années qui sourit comme un élève modèle. Aussi mielleux que la créature au chemisier boutonné avec nonchalance.

L'espace d'un instant, Käthe se demande ce qu'ont fait les parents de l'élève modèle, à l'époque. Elle sait que la question est vaine. Mais, malgré tout, elle ne cessera de se la poser ces prochains jours. Pour presque tous ceux qu'elle pourra croiser ici.

1. Pour les noms et les mots suivis d'un astérisque à leur première occurrence, le lecteur se reportera aux « Personnages historiques », p. 327, et au « Glossaire », p. 329.

Le « Bien, Madame » obséquieux du portier lui a tout de suite donné la chair de poule. Il lui a aussitôt rappelé le concierge empressé dans la Gipsstrasse, à l'automne 1933, lorsque les manteaux en cuir ont tiré le professeur de religion hors de la classe. À Hanoukka.

Au moins, la pression de la douche est acceptable. En ôtant sa blouse, elle se rend compte que sa montre est toujours à l'heure de New York. Est-ce cinq ou six heures ? Elle saisit le téléphone pour se renseigner à la réception. Ce faisant, son regard s'attarde sur le radio-réveil à côté du lit. Elle laisse tomber le combiné. Le mot allemand pour « *daylight saving time* » lui échappe. Tant de mots lui ont échappé. En revanche, il est autre chose qui lui revient de sa mémoire en désordre.

Le visage terrifié du professeur se fond avec les traits secs de Leo. À l'époque, Leo lui avait paru vieux. Avec le recul ? Il était jeune. Moins de trente-cinq ans. Trop jeune pour devenir soldat dans la première Grande Guerre. Contrairement à son père.

Le père de Käthe était originaire de Galicie. Quand il parlait du village où il avait grandi, ses yeux brillaient d'une douce lueur. Il racontait la terre noire et grasse, les champs de blé ondoyants, les saules pliés par le vent, les hivers où il gelait à pierre fendre et les quatre paires de chaussures, seulement, que se partageaient les sept frères et sœurs.

Il avait travaillé comme garçon boulanger à Lemberg jusqu'à ce que les Autrichiens viennent le chercher pour l'enrôler dans l'infanterie et l'envoyer sur le front de l'Isonzo. C'est alors que commencèrent ses problèmes d'audition. En 1919, les Polonais avaient tout de suite voulu le rengager et il avait fui à Berlin. C'est là qu'il avait rencontré la sœur de Leo, un matin de mai, devant la succursale des frères Weinberger dans la Brunnenstrasse.

Au début, la famille de Leo était tout sauf ravie que leur fille épouse un Ostjuden, un Juif polonais, mais une fois que le gendre posséda l'entreprise de volailles dans la Dragonerstrasse, ils l'acceptèrent et venaient régulièrement leur rendre visite pour célébrer Pessa'h ensemble.

Käthe observe les visages brillants autour de la table décorée avec solennité, entend les murmures s'arrêter dès que son père lit la Haggada, regarde la coupelle d'eau salée sur le damas empesé à côté des verres en cristal, et voit sa mère lui sourire et lui faire un signe de tête pour qu'elle récite le « *ma nishtana* ».

Son cœur se serre.

Et revoilà ce souvenir. Le dernier Seder avant que son père parte en Amérique. La gaieté qui animait d'ordinaire la soirée laissait place à la gravité. Les adieux planaient dans l'air et, avec eux, la peur du lendemain.

« Ce qui différencie cette nuit des autres nuits... »

L'exode vers l'inconnu. Le passé pour tout avenir.

Lors de la prière du « *lachana babaa* », la voix de son grand-père, d'habitude si sonore et profonde, était tout enrouée. Enfin, il se racla la gorge, allongea sa main et la tendit à son père.

« *Mazel tov*, Jannek ! Que Dieu te protège ! »

Le silence régna quelques secondes. Peut-être était-ce dû au fait que tout le monde était surpris d'entendre le vieux Prussien parler hébreu. Jusqu'à ce que sa mère se lève brusquement et sorte, la serviette pressée contre sa bouche, comme si elle souffrait de violents maux de dents.

Käthe se frotte la nuque. Maintenant que l'émotion s'estompe, elle comprend comment elle s'est laissée gagner par celle-ci. Le décalage horaire et les doutes.

À côté de son lit, sa valise est restée ouverte. Sur ses affaires, il y a *What am I doing here*, de Bruce Chatwin. Elle a emporté ce livre surtout pour son titre. Elle va bientôt appeler l'avocat. Elle veut ensuite examiner la maison.

« *Pull yourself together, girl!* » Elle redresse les épaules et va dans la salle de bains.

Elle quitte l'hôtel vingt minutes plus tard. Son plan de la ville est rangé dans son sac à dos, argent et passeport dans son pantalon. Les sacs à main ne servent qu'à tenter les voleurs. Le ciel est bleu. Berlin baigne dans le soleil de l'après-midi.

Le grand magasin de l'Ouest est toujours là, même l'entrée du métro est la même. Elle emprunte la Tauentzienstrasse en direction du Kurfürstendamm et du zoo, passant à côté de cinémas et de commerces qui ne lui disent rien. Des clochards sont assis sur les marches menant à la Breitscheidplatz. Cinq ados font des figures sur leurs vélos. Avec leurs casquettes de base-ball tournées à l'envers et leurs pantalons trop larges, ils lui rappellent les gros durs portoricains qui font du break-dance sur des cartons à Washington Heights, devant le Tryon Park.

Les couleurs du S-Bahn sont les mêmes qu'avant : beige et bordeaux. Il y a même encore les bancs en bois et les lampes d'avertissement, mais avant que le train dépasse la station Lehrter Strasse, elle ne reconnaît plus rien. Puis le Reichstag en ruines apparaît derrière le terrain vague qu'est l'ancien emplacement du mur, et elle aperçoit les miradors recouverts de graffitis, les pylônes des projecteurs et la bande de bitume sur laquelle les troupes frontalières de la RDA patrouillaient il n'y a pas encore si longtemps.

Un film d'espionnage des années soixante lui revient en mémoire. Avec Richard Burton dans le rôle principal. *L'espion qui venait du froid*. Des images glacées d'une ville figée par l'hiver. La scène finale devant le mur, la nuit : Burton s'est déjà sauvé à l'Ouest et attend la fille qui s'enfuit avec lui. Comme elle ne le suit pas, il fait demi-tour et escalade le mur dans l'autre sens. Puis, des coups de feu claquent.

Le béton brut, les miradors et les barbelés lui ont toujours donné l'impression de la copie d'un mur de ghetto, une sorte de monument monstrueux : pour Varsovie, Lodz, Cracovie et d'autres lieux, innombrables. Tout ça appartient déjà à l'Histoire, se dit-elle. La guerre froide est terminée, le mur est rasé, et seule cette alcoolique de Taylor nous fait encore penser à Burton.

Le S-Bahn passe au-dessus de la Spree dans un bruit de ferraille. L'ouverture en demi-lune de la station Friedrichstrasse approche. Une foule se presse à l'intérieur du wagon. D'un seul coup, l'air est saturé de sueur, de parfum et de la cacophonie des bribes de phrases qui s'entremêlent. Mais ce qui lui parvient à l'oreille est très différent de l'allemand aseptisé de la blonde du programme des visiteurs. Ces sonorités si familières la bouleversent. Des terminaisons avalées avec nonchalance et des voyelles appuyées, comme si on s'y reposait. L'accent de son enfance. Elle tend l'oreille, envoûtée. Elle en aurait presque oublié de descendre, surtout que la station ne s'appelle plus Börse mais Hackescher Markt. Toutefois, le bâtiment n'a pas changé, il a même gardé son odeur.

Le choc ne vient qu'une fois dehors, quand elle se rend compte des ravages que la guerre a causés. Seules les places rectangulaires en pierre où, à l'époque, elle jouait à la marelle avec Mimi Elbohm ont survécu. Elle sourit en repensant à Mimi. Mais le martèlement des semelles cloutées résonne aussitôt à nouveau dans ses oreilles.

Les chemises brunes faisaient constamment des tours dans le quartier. Les Juifs avaient interdiction de saluer, mais qui ne saluait pas se faisait rosser. Dès qu'elle entendait de la musique militaire, elle se réfugiait dans le hall d'immeuble le plus proche. Afin de ne pas subir le même sort que son père. Un soir de janvier, il s'était fait agresser par une troupe des Jeunesses hitlériennes alors qu'il fermait son magasin.

Lorsqu'il avait sonné à la maison plus tard, elle avait sautillé jusqu'à la porte de l'appartement et lui avait ouvert. Un être dévasté s'était avancé vers elle en titubant, des serviettes nouées autour de la tête, le manteau noir de sang, et elle avait crié si fort que sa mère s'était précipitée hors de la cuisine.

Elle était consciente que revoir tout cela allait faire remonter beaucoup de choses. Mais elle avait sous-estimé la violence des images.

Lorsque Bella lui avait demandé pourquoi elle faisait le voyage, elle avait répondu en plaisantant à moitié qu'elle voulait poser encore une pierre sur la tombe des parents de sa mère. Bella, qui s'appliquait toujours du rouge sur les lèvres bien qu'elle fût obligée depuis quelque temps de teindre ses cheveux clairsemés, s'était contentée de secouer la tête : « *There's no rush. You'll meet 'em soon enough...* »

Elle avait rétorqué avoir une santé de fer. Et que, par ailleurs, c'étaient les Allemands qui l'invitaient. Ils payaient l'avion et l'hôtel.

« Tout comme les billets pour Auschwitz, ajouta Bella. Ceux-là aussi, c'est nous qui les avons payés. Ne l'oublie pas, chérie. »

Le feu pour les piétons passe au vert. Dans la Rosenthaler Strasse, l'enduit s'effrite sur les façades. De temps en temps apparaissent des trous laissés par les bombes. Les nouveaux immeubles rapidement élevés sur les terrains vagues sont aussi miteux qu'arides. Il fait chaud, l'air est doux. Cependant elle ne voit presque personne. Le quartier n'a jamais été charmant, mais il a connu la sueur, les rires, les potins et les flâneries. Une seule fois dans sa vie, elle l'a connu aussi calme que maintenant. Elle a beau lutter contre elles, les images vacillent malgré tout sur son écran intérieur.

Elle se voit debout à la fenêtre, fixant les bandes argentées des rails du tramway. Un ciel de plomb pèse au-dessus des toits. L'Alte-Schönhauser Strasse semble avoir été abandonnée. Depuis plusieurs semaines les affiches se multiplient contre les commerçants juifs. Un grand nombre des magasins qui ont été recouverts de paroles

haineuses pendant la nuit ont fermé aujourd'hui. Personne ne sait ce qu'ils ont l'intention de faire. Si ce n'est que les SA organisent une réunion politique sur le Tempelhofer Feld. Pour préparer le Boycott\*.

Les trottoirs sont déserts. Ceux qui le peuvent évitent cette rue. Sauf son père. Le matin, il explique vouloir voir ce qui se passe. Il prend son chapeau et son manteau et sort. À midi, il n'est toujours pas revenu. Ils piquent en silence leur plat avec leur fourchette. Finalement, elle n'en peut plus, court à la fenêtre du salon et regarde dehors.

Sa mère, qui lui tient compagnie un moment, lui dit qu'attendre pour rien la rend complètement folle. Elle reste là, à moitié dissimulée par le rideau. Les minutes se changent en heures.

À un moment, elle voit un homme seul. Il vient de la Schönhauser Tor, peut-être du *Café New York*. Ou de *La bombe aérienne*, juste en face. L'espace d'un instant, elle croit reconnaître son père. Il porte le même chapeau.

L'homme est pressé. Tout en marchant, il regarde par-dessus son épaule tous les deux ou trois pas. Ce n'est qu'ensuite qu'elle aperçoit la voiture noire. Celle-ci longe la bordure du trottoir, semblant ramper comme un énorme insecte, suit l'homme, le rattrape, freine et continue de rouler à sa hauteur. L'homme commence à forcer l'allure. La voiture lui laisse un peu d'avance, accélère et se retrouve à son niveau. Elle joue avec lui. L'homme court à présent. Si vite que les pans de son manteau s'envolent. Il perd son chapeau. Mais il n'a pas le temps de le ramasser. La voiture monte sur le trottoir, le dépasse brusquement et le coince entre son aile et la façade de la maison. Trois individus bondissent du véhicule, attrapent l'homme et le poussent au fond de la voiture. Les portières claquent, le moteur hurle et la voiture redescend sur la chaussée. Quelques secondes plus tard, il ne reste plus que des volutes bleues de gaz d'échappement flottant dans l'air. Sans le chapeau, renversé sur les pavés, on pourrait croire que tout cela n'était qu'un mauvais rêve.

Son père a fini par revenir à la maison. Mais le lundi, à l'école, Mimi a les yeux rouges de pleurs. Car les nazis ont arrêté au hasard des hommes au profil juif et les ont tous expulsés en Pologne sans leur passeport. Y compris le père de Mimi.

C'est à peine si Käthe reconnaît l'Alte-Schönhauser Strasse. Il n'existe pratiquement plus aucun bâtiment de l'époque. Seule



la vieille bâtisse datant de l'ère wilhelminienne, que son père avait achetée à la fin des années vingt, tient encore debout. Noircie par les années, constellée des stigmates de la guerre, mais intacte. Telle une matérialisation en pierre de l'ironie du sort.

Au rez-de-chaussée, au-dessus de l'escalier condamné de la cave, il subsiste des restes de l'inscription : Produits coloniaux Münzfeld. Ses doigts effleurent la peinture défraîchie. À côté, il y a la porte qui mène à la cour. Le couloir débouche sur la cage d'escalier. Lorsque son regard glisse sur le panneau de sonnettes, elle est presque soulagée qu'aucun des noms qui s'y trouvent ne lui rappelle quelque chose.

Avant, la porte n'était jamais fermée. Elle essaie d'actionner la poignée. Le vantail droit s'ouvre en grinçant. Semi-obscurité. Des boîtes aux lettres cabossées sur une peinture écaillée. Un avis de l'administration des logements communaux de 1987 jaunit sur le panneau des locataires contre le mur.

La cour paraît plus grande car il manque une des ailes du bâtiment, bien qu'on ait érigé un mur avec les débris pour séparer la propriété du terrain voisin. Des vélos rouillent contre la grille devant la cave. Un peu à l'écart, derrière les poubelles et la barre à battre les tapis, des chaises de cuisine traînent autour d'un canapé défoncé.

Combien de fois elle a pu jouer ici avec Hansi... Hansi, de la maison à côté, un an de plus qu'elle, blond vénitien et couvert d'innombrables taches de rousseur. Chaque jour, il l'accompagnait à l'école, et il revenait la chercher à midi. Il restait souvent après pour déjeuner. Un jour, il lui offrit un bouquet de pissenlits. Cela devait être précisément là où se trouve le canapé. Il rougit lorsqu'elle lui demanda pourquoi.

L'année suivante, ses parents envoyèrent Käthe à l'école de l'Auguststrasse. Dès lors, elle s'y rendait seule le matin. Depuis que son grand frère avait intégré les Jeunesses hitlériennes, Hansi se faisait rare. Quand il la croisait, il faisait semblant de ne pas la voir. Jusqu'à ce qu'elle l'arrête et lui demande pourquoi il était méchant avec elle. Il se contenta de détourner la tête sans un mot. Son visage brûlait comme s'il l'avait giflée.

L'escalier de l'aile avant se trouve à droite, au milieu du couloir. Les fenêtres crasseuses ne laissent pas passer plus de lumière qu'un parchemin couvert de suie. L'ampoule de 20 watts au-dessus du palier est trop faible pour éclairer les marches affaissées. Elle attend que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Ça sent le pipi de chat, le

charbon et les briquettes. La détrempe du plafond s'effrite. De la musique de variétés s'échappe de quelque part.

Au premier étage vivaient autrefois le gros monsieur Rothenbach et son caniche Maxi. Les Heinze habitaient au-dessus. Leur fille Gerda, une créature pâle aux yeux de grenouille, lui faisait toujours la grimace quand elle la croisait, mais madame Heinze avait continué à leur dire « Bonjour », même quand son mari était entré dans les SA. Un couple sans enfant vivait à côté. Les Friedländer. Un jour, le mari disparut. On disait qu'il avait été envoyé à Dachau. Une fois, son père révéla à table qu'on avait fait parvenir à l'épouse une urne en papier avec ses cendres. Contre une facture et des frais de livraison.

Käthe rassemble ses esprits, prend sa respiration et continue de monter lorsqu'elle entend le bruit d'une porte qui claque au-dessus d'elle, suivi d'un staccato assourdissant dans l'escalier. Le jeune homme doit freiner brusquement pour ne pas la renverser dans sa course. À son « scusez moi » déconcerté, elle répond « *sorry* » machinalement. Il l'a contournée et se trouve déjà trois marches plus bas. C'est alors qu'il se retourne.

« Je peux vous aider ? Vous cherchez quelqu'un ? »

Il ne semble pas faire partie de ce genre d'Allemands de l'Est qu'on a pu voir dernièrement dans *Newsweek*. Sous le drapeau de guerre du Reich.

« Personne, répond-elle. Je visite juste un peu l'immeuble. J'ai vécu ici autrefois. »

Les mots sortent naturellement de sa bouche, sans réfléchir.

« Ah oui ? »

– Cela fait bien longtemps.

– C'était quand ? »

Sa curiosité lui paraît suspecte. Mais il a des fossettes et des taches de rousseur. Elle a gardé ce petit faible pour les taches de rousseur. Malgré tout.

« Avant la guerre.

– Vous ne vous appelleriez pas Gutman ou Hirsch, par hasard ? »

Mais ils n'arrêtent donc jamais ?

Manifestement, elle ne parvient pas à dissimuler son angoisse. Il lui adresse un sourire contrit.

« Je m'appelle Hendrik Lehmann et j'habite au troisième. Je me suis souvent demandé en me rasant qui avait bien pu utiliser ma

baignoire avant moi. Je me suis donc procuré les listes des anciens locataires.»

Il a trente ans, tout au plus. Quel âge peut bien avoir son père ? Ou est-ce déjà un petit-fils ?

«Pourquoi est-ce que vous ne me demandez pas si je m'appelle Heinze ?»

Il rit. D'un rire clair et insouciant. «Parce qu'elle vit dans une maison de retraite à Köpenick. En tout cas, elle y était il y a deux ans.

– Et qu'est devenue Mme Friedländer ?»

Sa gaieté s'évanouit. «Elle a été déportée en novembre 1942.»

Une main glacée effleure la nuque de Käthe. Elle a besoin de s'appuyer contre la rampe.

Le jeune homme relève une mèche de son front.

«Je suis désolé...»

Ses regrets sont sincères. Elle hésite un instant, puis lui tend la main. «Käthe Hirsch.»

Il se rapproche d'elle. «Je pense que vous connaissez ma baignoire.

– Ah oui ?

– J'habite l'appartement à gauche.

– Le parquet dans le couloir grince-t-il toujours ?

– Comme s'il était payé pour !»

Elle ne peut s'empêcher de sourire. Il se met à rire. Elle aime son rire.

Il fouille son jean à la recherche de ses clés. «Si vous voulez, je peux vous le montrer tout de suite.»

Elle repense à Hansi et à ce que lui a dit Bella.

«Je ne veux pas vous retenir.

– Vous ne me dérangez pas», répond-il à la hâte, puis, après une courte hésitation : «J'ai toujours voulu, un jour, rencontrer quelqu'un comme vous...»

Soudain, il semble embarrassé.

Elle est complètement troublée, elle voudrait dire, très poliment, peut-être une autre fois. Mais elle répond «Pourquoi ?

– Parce que c'est quelque chose que je ne comprends pas.»

Il doit s'éclaircir la gorge. Son sourire lui fait mal.

Elle aimerait bien éclater de rire : et c'est moi que vous questionnez ? Je suis bien la dernière qui peut vous expliquer ça ! Mais sa perplexité semble réelle. Il n'est donc pas allemand ? C'est insensé.

Qu'est-ce que je fais là ? Ses joues commencent à chauffer. Presque autant qu'autrefois.

Elle s'entend dire : « Très bien, alors montrez-moi l'appartement ! »

Voilà comment cela a dû se passer, à peu près. Mais je n'ai aucune certitude. Je sais seulement comment tout a débuté pour moi. Il y a tout juste une semaine.

C'est le premier dimanche depuis deux mois où je peux faire la grasse matinée sans que mon bureau m'attende. J'ai rendu mon dernier travail jeudi.

Depuis début avril, j'ai épluché toutes les archives hambourgeoises possibles et imaginables à la recherche de Hans Albers, et rassemblé l'ensemble des critiques, rapports et articles en lien avec ce mime bafouillant. J'ai trié ce qui pouvait être intéressant, classé selon les différentes sources et commenté ces documents. Mon client, le rédacteur éternellement stressé d'un quotidien de Hambourg qui projette de publier dans sa propre maison d'édition un livre sur Hans le Blond, semblait satisfait, lui aussi. Il m'a même donné quatre cent cinquante euros de plus pour le petit extra, une liste des témoins de l'époque prêts à se faire interviewer par lui.

Avant de passer l'examen, je ne m'imaginai pas vraiment pointer devant des photocopieuses bourdonnantes, mais avec un diplôme en histoire contemporaine et littérature on n'a pas le droit d'être trop regardant. En tout cas, le rédacteur a contresigné mon relevé d'heures sans se plaindre, et s'est gardé de faire toute autre proposition. Il a probablement senti que les hommes de presque cinquante ans, dégarnis et au cul plat me laissaient froide. Même s'ils ont des cabriolets. Peut-être aussi s'est-il rendu compte que j'avais encore des plaies à panser.

Après la mort de mon père, cette commande était comme un don du ciel. Le soutien idéal pour me maintenir à peu près la tête hors de l'eau, financièrement et moralement. J'avais peur de croupir seule et de ruminer dans cette ville froide et humide qu'est Hambourg. À présent, le travail est fait, et je me retrouve soudain sans aucun engagement. Je craignais au fond de moi que ce jour arrive.

Mais l'hiver est passé depuis longtemps. C'est le début de l'été. Les journées sont longues et lumineuses. Des moineaux virevoltent

dans l'arrière-cour. En face, sur la façade de l'ancienne usine, le soleil dessine sur le mur de briques une forme de coin clair et rouge. Je me balance d'une jambe sur l'autre, pieds nus, en chemise de nuit, à côté de la bouilloire, et je regarde, émerveillée, le ciel sans nuages. La liberté précaire a du bon. Je m'essaye à écarter les bras, à cambrer mon dos et à m'étirer. À cet instant, le téléphone retentit derrière moi, sur le buffet de la cuisine. Je décroche.

« Bonjour, Maja ! J'espère que je ne t'ai pas réveillée. »

Ma mère ment. Elle sait que j'aime faire la grasse matinée.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

– La question de Cologne ne se pose plus...

– De quoi parles-tu ?

– Käthe... »

C'est vrai, la visite de Käthe. À l'enterrement de papa, on avait parlé du fait qu'elle venait fin mai. Je suis aussitôt rattrapée par ma mauvaise conscience. Je n'ai même pas écrit à Käthe.

« Qu'est-ce qui lui arrive ? »

– J'ai de bien tristes nouvelles. La police vient d'appeler. »

La voix de ma mère reste monocorde. Sa voix reste toujours monocorde quand il s'est passé quelque chose de vraiment grave. J'ai le sombre pressentiment que ce sera une sale journée. Malgré le soleil éclatant.

« Elle est morte. Un accident, apparemment. Elle est tombée d'un pont. Sur je ne sais quels rails. Malheureusement, ce que disait l'agent de police n'était pas très clair. »

Une main glacée se referme sur mon cœur. Brusquement, je revois Käthe comme si elle était devant moi : son visage rougi par la chaleur, ses yeux bruns et vifs et ses mains éloquents qui dansaient au milieu de la lumière chatoyante de l'après-midi, autrefois, devant le mausolée d'Ulysses S. Grant dans Riverside Park, lorsqu'elle me faisait visiter Manhattan et qu'elle me parlait de la soif légendaire de ce général de la guerre de Sécession.

Lorsque j'ai appris que Käthe venait en Allemagne, au fond de moi, j'ai voulu me rendre tout de suite à Berlin pour la saluer. Lui faire un simple signe. Même si cela aurait été bien plus que ça. Mais je me suis dit qu'elle apprécierait davantage que l'on se voie dans le calme.

Cependant ce n'est resté qu'un projet. J'avais peur de faire tomber encore plus les mythes de mon père. Käthe aurait pu répondre à beaucoup de questions que je me pose depuis sa mort.

C'était la dernière à connaître personnellement Clara. La mère de mon père était la cousine de Käthe. Un jour, à New York, Käthe m'avait expliqué nos liens familiaux complexes. La première chose qui en ressortait était que mes arrière-grands-parents avaient été croyants. Les informations de mon père à ce sujet étaient plutôt floues. Il avait à peine treize ans quand Clara fut arrêtée.

J'aimais Käthe, et elle m'aimait. J'aurais aussi pu lui écrire. Ou lui téléphoner. Mais j'ai toujours remis cela à plus tard. Parce que, si je l'avais fait, j'aurais eu l'impression de tromper mon père *a posteriori*. C'est pourquoi je ne me suis pas rendue à Berlin. Bien que cela eût été la seule chose juste à faire.

«Mercredi, elle m'a laissé un message sur le répondeur, disant qu'elle avait encore quelque chose d'important à terminer et qu'elle viendrait plus tard. J'ai voulu la rappeler mais je n'ai plus réussi à la joindre...

– Qui t'a prévenue ?

– Un monsieur Jenninger. De la police criminelle de Berlin.

– Pourquoi la criminelle ?

– Elle intervient automatiquement dans ce genre de cas. Tu es sa plus proche parente et tu devras sûrement lui parler. »

Mécaniquement, je me saisis du bloc-notes à côté de la boîte à pain.

«D'où tient-il ton numéro ?

– De Mme Grosser. C'est la dame chez qui elle a vécu. Elle veut parler avec l'administration du culte...

– Avec quoi ?

– L'administration du culte. De la paroisse. Il existe encore un vieux caveau familial à Weissensee. Elle pourrait y aller.

– De quoi parles-tu ?

– De l'enterrement de Käthe.

– À Berlin ?

– Et où sinon ? Tous ses parents aux États-Unis sont morts. Par ailleurs, elle a formellement exprimé ce souhait.

– Qui a dit ça ?

– Mme Grosser. Käthe est juive ! Théoriquement, il faudrait qu'elle soit inhumée dans les vingt-quatre heures qui suivent sa mort.

– Depuis quand tu attaches une telle importance à ça ? »

Ma mère a été baptisée selon la religion catholique et est sans confession depuis quelques années.

« Depuis qu'on a été à la synagogue avec ton père... »

J'avale ma salive. Touché! Elle soupire.

« Toute sa vie, ça l'a torturé de ne pas savoir où se trouvait Clara. Aujourd'hui, on peut au moins faire en sorte que sa cousine soit inhumée décemment. »

Je pense aussitôt à la petite photo en noir et blanc sur la bibliothèque de mes parents. Avec cette jeune femme souriante d'un peu moins de trente ans qui me ressemble de façon troublante. Excepté la coupe de cheveux à la garçonne. L'image a plus de soixante ans. Clara dans ses plus belles années.

« Tu n'as pas besoin de te faire de souci au sujet des frais : Käthe était assurée. Son amie nous envoie la disposition qu'elle a laissée à New York.

– Quelle amie ?

– Bella. Bella Himmelfarb. »

C'est vrai. Bella. Cette femme maigre et sèche à la voix d'alto cassée par la cigarette et aux cheveux orange, qui aimait porter des chemisiers turquoise et d'énormes pierres.

« Quel genre de disposition ?

– Une sorte de délégation testamentaire. Tu peux déjà commencer à faire ta valise.

– Oh, doucement ! Tu ne veux quand même pas dire...

– Tu t'attendais à quoi ? Tu es sa seule nièce et, en plus, tu es libre en ce moment. »

La bouilloire fait un vacarme sourd. Comme une avalanche acoustique.

« Juste parce qu'une femme que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam vient semer la panique ?

– Certainement pas. Mais parce que c'est ce qu'aurait souhaité ton père...

– Et pourquoi justement Berlin ?

– Sois contente qu'il y ait une tombe. Ou est-ce que tu préférerais la transférer à New York ? Je sais que tout ça arrive d'un seul coup. Mais ta copine Caroline est toujours ravie que tu lui rendes visite, et Mme Grosser a promis de t'apporter son aide. »

Toutes sortes de choses me traversent la tête. Ma mère peut parfois se montrer très intrusive, sans sentiment. Je l'entends soupirer.

« Ça ne te prendra que trois ou quatre jours. Qui sait, quelque chose qui change de l'ordinaire, ça pourrait t'aider à mettre de l'ordre.



– Comment ça, mettre en ordre ?

– Tu fais ce que ton père n’a jamais pu faire. Pour lui, pour Clara, et pour toi...»

Je veux rétorquer : qu’est-ce que ça à voir avec Käthe ? Mais je me tais.

« Ton père me manque. Tous les jours. Cela ne m’a jamais dérangée qu’il ne puisse pas parler de certaines choses. Pour toi, c’est différent. Mais c’est justement au moment où il était en mesure de répondre à tout cela qu’il ne vous restait quasiment plus de temps à passer ensemble... Ce n’est pas à moi de prendre cette décision à ta place. Mais, s’il te plaît, réfléchis au moins à tout ça. »

La synagogue dont ma mère a parlé se situe dans la ville d'où mon père est originaire. À quarante kilomètres au sud de Cologne. C'est la seule synagogue dans laquelle je sois entrée avec lui. Toute sa vie, il s'est tenu éloigné des temples et lieux de culte de toutes sortes. Mais ce jour-là, un mémorial devait y être inauguré. Pour cela, d'anciens « concitoyens juifs » venus d'Israël et de l'autre côté de l'Atlantique avaient été invités. Ce sont eux qu'il voulait voir. Cancer ou pas. Sa demande de l'y conduire n'était qu'un prétexte. Il aurait pu y aller tout seul. Il avait besoin de soutien.

Je revois la neige fondante en train de tomber, le balancement des essuie-glaces et le chant des pneus sur le bitume. Mon père était assis à côté de moi, maman, sur la banquette arrière. Nous ne parlions pas beaucoup. Une fois, seulement, il a dit : « On va voir si l'un d'eux, au moins, se souvient de moi. »

Un attroupement se formait devant le bâtiment. Des policiers fouillaient les sacs à main et assuraient le service de sécurité. Le maire, un homme adipeux d'environ cinquante-cinq ans, transpirait devant les caméras qui tournaient.

La synagogue est accolée à des maisons à colombages. C'est l'unique raison pour laquelle elle n'a pas été incendiée lors de la Nuit de cristal. Plus tard, elle a servi à entreposer les meubles de Juifs déportés. Après la guerre, le bâtiment est resté inoccupé avant qu'un magasin d'électronique ne s'y installe. Lorsqu'il fit faillite, les conseillers municipaux découvrirent la valeur historique du bâtiment et décidèrent de le faire rénover.

Le bus des hôtes d'honneur arriva après eux. Les notables se mirent en position pour les accueillir. Mon père se tenait à l'écart. Il prenait appui sur une jambe, puis sur l'autre, comme s'il ne savait pas s'il devait s'enfuir ou saluer les invités. Jusqu'à ce qu'un petit homme aux cheveux blancs qui sortait du bus décidât pour lui.

« Ça alors, c'est pas possible : voilà le gamin ! » s'écria-t-il. Il écarta de son chemin policiers et officiels, et clopina jusqu'à lui, le sourire aux lèvres.

Quelques secondes plus tard, on passait outre le protocole, et mon père, qui affichait un sourire gêné, fut entouré par tous ces étrangers venus de si loin. Ils lui parlaient, le touchaient et lui tapotaient les joues jusqu'à ce que son visage luise d'un rose vif, lié au rire, à l'émotion et aux mains émerveillées. Comme s'il était encore le petit garçon que la grosse Alma envoyait dans le quartier avec des petits pains sur son vélo de coursier trop grand, et non le vieillard sous chimio, condamné et chauve. Je voyais son sourire franc, s'oubliant lui-même, et les larmes de joie des autres autour de lui. Ils le saluaient comme un fils perdu, exactement comme si lui, qui n'était jamais parti, retrouvait enfin son foyer.

Maman, qui se cachait le nez derrière un mouchoir, reniffla doucement : « Tout ça, il aurait pu le vivre plus tôt, le nigaud... »

Qui sait, pensai-je simplement, peut-être que plus tôt, ce n'était pas possible.

Le café soluble bruit sous l'eau frémissante. Je prends la tasse et m'assieds à la fenêtre.

Papa était le fils unique de Clara. En 1933, son mari avait tout de suite été arrêté et emprisonné dans un des Moortlager. Même si les nazis l'avaient vite laissé repartir car ils considéraient, à tort, la croix de fer des vétérans de Verdun comme un signe de patriotisme, cette période leur parut trop incertaine pour mettre au monde d'autres enfants.

Mon père disait souvent que je ressemblais à Clara. Pour ce qui est du visage ovale, des lèvres et du contour des yeux, la parenté est évidente, mais il ne m'a jamais affirmé qu'elle avait les cheveux aussi châains que les miens. La lettre de Clara était plus importante.

Il avait fouillé dans de vieux documents et était tombé sur les dernières lignes qu'elle avait pu lui envoyer depuis sa prison de la Gestapo. Il voulut me la lire mais sa voix flancha. Il se frotta les yeux avec son pouce et son index et secoua la tête : « Lis toi-même. Ce ne sera pas difficile pour toi. Vous avez la même écriture... »

C'était la première fois qu'il se laissait aller à pleurer en ma présence. Cinq semaines avant son enterrement.

Il était complètement obsédé par l'histoire de Clara. Curieusement, il passait toujours très vite sur le fait que Clara était juive. Le plus important était son action dans la résistance. Il enchaînait immédiatement en parlant de je ne sais quelles distributions illégales de tracts, et de son engagement pour les « Brigades rouges », en Espagne, pour lesquelles elle réunissait secrètement des fonds.

Je ne m'en suis rendu compte que lorsqu'un invité demanda un jour d'où venait la « belle hanoukkia » qui se cachait sur notre étagère de livres. Mon père parut soudain embarrassé, murmura quelque chose à propos de raisons sentimentales et finit par bafouiller qu'il la tenait du père de sa mère.

Jusque-là, je considérais le chandelier à neuf branches comme une des traditions de l'Avent. Tout comme la couronne dont ma mère se servait pour décorer la table, les étoiles en papier à la fenêtre et le petit angelot en plâtre qui joue de la trompette, doré et sans nez, qui avait survécu aux bombardements et qui faisait chaque année l'objet d'une dispute entre mes parents, car lui le trouvait de mauvais goût et elle refusait de le jeter.

D'où venait le chandelier, personne ne l'a jamais dit ni demandé. Comme si un accord tacite le protégeait.

Mais l'invité ne connaissait pas cet accord. Il ne savait même pas que Clara était juive. Mon père haussa les épaules en feignant la nonchalance. L'hôte revenait à la charge. Était-ce pour cela qu'on l'avait tuée à Bergen-Belsen ?

« Non », répondit mon père, le sourire forcé, « c'était politique. Je peux te montrer les dossiers. »

Si l'invité en était resté là, tout serait rentré dans l'ordre, mon père aurait sorti une anecdote de son chapeau et on aurait évité l'écueil. Mais cet homme n'arrivait pas à comprendre ça. Soit parce qu'il ne le comprenait réellement pas. Soit parce qu'il le comprenait bien mieux que moi.

Il demanda ce qui était arrivé aux parents de Clara. Je me souviens du silence qui envahit la pièce d'un seul coup, et des yeux vides, angoissés, de mon père. Ce silence dévorant devenait de plus en plus assourdissant, jusqu'à ce que ma mère finisse par intervenir.

« Déportation de personnes âgées. On les a assassinés autour de Riga. Où exactement ? Personne n'a su nous le dire. Ça n'a été consigné nulle part. »

Mon café est froid depuis longtemps. Je continue à regarder dehors, dans la cour, les pieds sur le rebord de fenêtre, la tasse en porcelaine serrée contre mon ventre.

Rien ne m'oblige à aller à Berlin. Mais la logique de ma mère m'a ouvert les yeux. Je ne le fais pas seulement pour Clara et les autres que mon père n'a jamais pu enterrer. Je le fais pour moi-même. Parce que je ne veux pas être asservie aux morts toute ma vie. Comme il l'était.

J'entends une porte claquer dans le couloir. Ma colocataire traîne les pieds jusqu'aux toilettes. Je marche jusqu'à la cuisine et jette le reste de café dans l'évier.

Il est temps de téléphoner.

Il y a trois trains qui partent pour Berlin chaque jour. Mais dans un premier temps, il faut que je sache si Caroline peut de nouveau m'accueillir.